



**Léo Henry**

Nouvelles réunies par Richard Combailot

**LA VOLTE**

**LA VOLTE** *Rouge gueule de bois* **Léo Henry**

Fragments retrouvés dans une poubelle  
de salle de bains, hôtel Venceslau,  
chambre 604

~~Certaines histoires sont si bien liées à une ville qu'on ne pourrait concevoir qu'elles se passent ailleurs. C'est à Jérusalem que l'on rencontre Dieu, à la Nouvelle-Orléans que l'on aperçoit le diable. À Venise que l'on tombe amoureux. À Prague que l'on perd la raison.~~

~~Quel meilleur endroit que la capitale tchèque, l'ancien centre de l'Empire, pour mener une thérapie de groupe sur la littérature ? Cette ville où Rodolphe II sombra pour de bon, accompagné des plus grands savants et magiciens de son siècle, jetant en l'air les inestimables ouvrages de sa bibliothèque en comptant sur le hasard pour y découvrir le nom secret du Créateur. Là où travaillèrent les plus grands, les plus malades des écrivains de langue allemande : Gustav Meyrink, Rainer Maria Rilke...~~

Bla bla bla. Introduction écrite avant l'arrivée ici. REVOIR ! Six ou sept feuillets, + ou - 10 000 signes, ne laissent pas de place pour la prose ou l'emphase.

Ouvrir sur le portrait.

**Milena**, diplômée en psychologie et littérature. Parle huit langues à la perfection et semble plus que débutante dans une dizaine d'autres. Âge indéfinissable, entre quarante et soixante ans. Visage expressif, teint pâle, sourire étrange, bas dans le visage. Pas belle à proprement parler, mais charmante sans aucune doute. Longue chevelure noire et bouffante qu'elle laisse libre et qui lui donne un faux air de petite fille rebelle.

On se retrouve au restaurant, le soir de mon arrivée. Les patients sont attendus dans la matinée de demain et nous sommes seuls à table. (La salle de ce restau est superlativement pragoise : installée dans un sous-sol de palais XIX<sup>e</sup> siècle, murs mosaïqués aux carreaux qui se détachent, immenses tables vides, courants d'air et armée de serveurs semblant droit sortis d'un album de Tintin...) Milena parle de tout sauf de ce pour quoi nous sommes à Prague. Elle semble très bien connaître la ville.

J'hésite à lui proposer un dernier verre à l'hôtel, non, ce serait ridicule. Me rappelle l'adresse et l'heure de notre prochain rendez-vous avant de monter dans un wagon de tramway qui crachote des étincelles.

Praha by night. Rues étroites et oranges, éclairées à l'oblique. Places cernées de hautes façades rénovées de frais, altières comme des uniformes dans la penderie d'un haut gradé. Des arcades obscures où dorment les vagabonds du printemps. Un bateleur joue de la mandoline sur le parvis de l'église. Des trolleys, au loin, passent sur leurs rails dans des grondements d'avalanche.

La salle de travail est située dans l'ancienne université allemande. Bâtiment-musée style Renaissance, plafonds bas, parquets sombres et innombrables escaliers et recoins. Les fenêtres en ogives, aux carreaux jaunes et bruns, donnent sur la Vltava. Vue pleine de toits pointus, de clochers pyramidaux, de vieilles tourelles. Je m'installe au fond de la salle et tâche de rester discret.

Pas beaucoup avancé. Forcé de rejoindre le groupe quand les patients sont arrivés (« pour assurer cohésion et confiance réciproque », Milena *dixit*). Tout le monde parle bien anglais, sauf le Vietnamien pour qui elle est obligée de traduire certains passages en allemand (!). Rien de concret au cours de cette première séance : présentation, jeux de mise en situation... M. est prudente, très attentive. Certains semblent un peu nerveux, mais aucun n'a l'air vraiment malade. Le nom de l'écrivain n'a pas été prononcé.

**Sonia.** Malgache. Environ trente ans, mère célibataire de trois enfants. Étudie la littérature à la Sorbonne. Gratte spasmodiquement ses avant-bras et la base de son cou, hoche la tête sans motif. Voix grave.

**Francisco.** Vénézuélien, cinquante ans bien tassés, grisonnant, bedonnant. Romancier (réalisme fantastique) et professeur en résidence à l'université de Bogotá. Fume d'infâmes cigarillos à la fenêtre, semble perpétuellement en manque de nicotine.

**Michael**, nationalité suisse. Vingtaine. Grande bringue chevelue, t-shirt noir informe, piercing dans le sourcil. Musicien, poète, content de lui. Étudie à Genève, habite chez ses parents.

**Ngo**, le Vietnamien, grand et mince, constitution fragile. Doctorant en études germaniques à Tübingen. Sans doute homosexuel. Très sérieux, posé, prudent. Jeune d'apparence, doit pourtant avoir près de trente ans.

**Joaquim**, angolais. Grosse tête ronde sur un petit corps massif, sourit pour rien, est le seul à rire de ses plaisanteries. Yeux jaunes, tics faciaux, essaie de cacher un évident malaise. Frère cadet du ministre des Affaires étrangères, fier de l'être. La quarantaine.

**Milena**, psychothérapeute modèle.

Et **moi**.

Tous invités par le *Centre d'études international sur les affections neuro-littéraires*, basé à Vienne. L'argent vient de riches mécènes, de psychanalystes mondains et des fonds de soutien de la Commission européenne. Rappelons que ce sont également eux qui paient pour ma chambre et mes frais de bouche.

Mardi

Mal dormi. Le client de la chambre voisine souffre d'insomnies : il a gémi sans discontinuer jusqu'à quatre heures du matin. Je ne veux pas savoir ce qu'il fabrique. Besoin d'une douche froide et d'une bassine de café noir.

Début du travail à proprement parler. Après un tour de table sur nos premières impressions (j'ai rejoint le groupe officiellement, suis traité comme un patient « pour ne pas que ma présence n'interfère avec la thérapie »), Milena a récité la première phrase. Réaction immédiate de Francisco, qui a sorti un cigarrillo et fait mine de l'allumer. Ngo pris de spasmes. Quelques minutes plus tard, Sonia s'est excusée et est sortie de la salle. Elle est restée absente un bon quart d'heure et est revenue avec le teint gris, les yeux humides.

Le changement d'ambiance était brutal, très impressionnant. Plus que du dégoût, ces gens paraissent ressentir une véritable peur à l'égard du texte. L'essentiel de la journée a consisté à calmer chacun. S'expriment avec peine sur ce sujet précis, jusqu'à ce que Michael s'épanche, se mette à pleurer.

La digue lâche pour tout le monde.

Francisco a essayé de lire la nouvelle dans l'avion qui l'emmenait en Europe. À la troisième page, l'appareil a été pris dans des turbulences. « J'ai cru mourir. J'ai cru que ma dernière heure était venue à cause de ce maudit bouquin. C'est à chaque fois la même chose. »

« Vous n'avez pas idée, répète Joaquim, vous n'avez pas idée. Ce sont les seules vermines à ne pas fuir la présence de l'homme, à ne pas avoir peur de vous. Quand ils vous ont repéré, ils courent droit dans votre direction. Comme pour vous attraper. »

Sonia se gratte bruyamment le bras. « L'horrible contact de leurs pattes, dans l'obscurité. Vous somnolez, sur le point de

vous endormir, et vous sentez un chatouillement sur la peau nue, sur vos jambes, sur votre visage. De minuscules démangeaisons. Ils ont d'invisibles griffes, des crochets qui leur permettent de marcher sur les murs aussi bien que sur le sol.

« Certains sont gros comme des poings d'adultes, avec cette couleur, vous savez, sale. Ils s'installent chez vous comme des petits rois, sachant que vous ne pouvez rien contre eux : ils ont déjà pondu des milliers d'œufs à l'intérieur de vos murs.

« J'ai réussi à en attraper un, un petit, et comme je n'aime pas, je n'aime pas faire de mal, jamais, alors je l'ai pris dans un mouchoir et j'ai voulu le jeter par la fenêtre ouverte, et en me penchant je les ai vus, la façade semblait vivante, comme si la maison respirait, il y en avait des milliers, des millions qui grouillaient, qui avançaient vers moi, j'ai cru devenir folle. »

« Jamais, jamais, je n'en ai jamais vu, sanglote Michael. Je ne pourrais pas le supporter. Le mot seul me donne déjà envie de vomir. Si l'un d'eux me touche, je sais que je mourrai. »

J'invite Milena à manger pour parler de tout ça. Installés en terrasse, fin d'après-midi orange. Elle s'éclipse après l'apéro, me laissant seul devant de longs verres d'une blonde brassée ici. Elle n'a pas répondu à mes questions, préfère me « laisser découvrir tout ça au fil des séances ».

À l'hôtel. Écrase un minuscule insecte sur le rebord du lavabo. Heureusement qu'il était dans ma chambre, pas dans celle de Michael ! Ou de Joaquim. De n'importe quel autre taré.

La petite tache est sombre et collante sur le blanc de l'émail.

Réveil nauséeux en milieu de nuit. Dois couvrir quelque chose. À moins que ce ne soient les effets secondaires de la bière tchèque. Faire plus attention.

### Mercredi

Milena a ramené le texte traduit en mandarin. À part elle, personne ne comprend cette langue. Propose de lire la nouvelle pour nous tous.

L'ingénuité du procédé me fait sourire : aussitôt, regard hostile de Ngo. Soit. L'exercice dure près de trois heures et est d'un ennui extrême. Tout le monde, pourtant, a l'air captivé. Syllabes exotiques, sans queue ni tête. Sonia sourit d'un air lointain et inspiré.

Belle matinée, ciel clair, reflets dorés sur le fleuve. Une péniche passe, battant pavillon roumain. Des pigeons roucoulent sur le toit voisin. Une mouche, à pas lents, arpente les carreaux colorés de la fenêtre.

Elle aussi aimerait sortir de là.

Ils se sentent mieux, disent-ils. Cette première lecture a désacralisé le texte à leurs yeux. N'empêche : ils n'osent toujours pas dire le titre, ni le nom de son auteur. « Et toi, comment te sens-tu ? », demande Francisco en fin de journée. Ton faussement compatissant : il me prend pour un malade ou il se fout de ma gueule ? Grand silence. Milena me pousse à répondre. « Très bien. Tout va très bien, merci. »



## LE DIABLE EST AU PIANO

Lu ce récit pour la première fois quand j'avais treize ou quatorze ans. Excellente histoire. Chef-d'œuvre de la littérature mondiale. Relu quatre ou cinq fois depuis, dont quelques jours avant de venir ici pour le reportage.

Vous voyez bien, je ne partage pas votre phobie. Je ne suis pas comme vous.

Rien dit de tout ça. Rentré seul, mangé léger, pas bu une goutte d'alcool. Soirée devant la télé jusqu'à épuisement (reportage sur le câble : les entomophages mexicains et leurs tacos de larves au piment... Décidément.)

Quand j'étais enfant, j'allais chaque été avec mes parents dans le Massif central. Ils y avaient une maison minuscule, abritée du vent par un pan de montagne. Les premières années, il n'y avait ni eau courante ni électricité. Faute de frigo, on stockait les aliments périssables dans une minuscule cave au sol en terre battue. C'est là, sur l'emballage d'un pack de lait, que j'ai vu l'insecte le plus répugnant de ma vie. Long, difforme, boursoufflé, comme gonflé de l'intérieur, sa carapace blanc bleuté paraissait molle. C'était un cauchemar albinos, qui scrutait les ténèbres du bout de ses antennes et qui, m'ayant aperçu, entreprit tout soudain de me monter dessus. J'ai commis une grave erreur : j'ai essayé de l'écraser. Son corps faisait peut-être la moitié de la taille de mon pied, mais il bougeait bien trop rapidement et, quand je l'eus raté, je l'ai vu s'immobiliser, tourner son horrible tête plate vers moi, et j'ai deviné à sa mimique qu'il comprenait ce que j'avais essayé de faire. Je l'avais jugé sur son apparence, j'avais trahi sa confiance et cherché à le tuer. Lui et moi,

désormais, étions ennemis. Il allait se venger. Je suis remonté en larmes, et mon père, armé d'une lampe de poche et d'une botte en caoutchouc, a passé une demi-heure à arpenter la cave pour tenter d'apaiser mes cris. Comme je m'y attendais, il n'est pas parvenu à le retrouver. Le monstre pâle se cachait en attendant le retour de la nuit. Il voulait se saisir de moi et ne le ferait que lorsque je serais seul.

Bon Dieu, à croire que cette ville me tape sur le système ! Ai voulu faire monter une aspirine, mais le réceptionniste n'a pas décroché, doit déjà dormir. Deux heures du matin et cette douleur qui ne veut pas passer. Quels sont les premiers symptômes de la méningite ?

Jeudi

Jour rêvé pour l'école buissonnière. Bonne excuse : ai passé une nuit abominable, suite d'assoupsissements brefs entrecoupés de nausées. La chaleur est déjà insupportable dans la chambre et la lumière fait mal aux yeux. Traverser la vieille ville en plein cagnard pour retrouver une bande de frappés en séminaire : quel programme enthousiasmant.

Des camelots m'abordent pour me vendre un t-shirt souvenir à l'effigie de l'écrivain. (À croire que je n'ai pas une tête de Tchèque.) Feins de ne pas comprendre leurs rudiments d'anglais, finis par siffler entre mes dents pour les faire reculer.

À l'université, ils sont là à m'attendre, têtes tournées vers la porte malgré mes efforts de discrétion. « Panne d'oreiller », je tente. Le regard de Milena est plein de colère, mais pas le reste de son corps. Une sacrément bonne actrice.

« Qui se sent prêt pour la première phrase ? Francisco ? Allons-y, alors, montrons-lui que nous le soutenons. »

Sur des photocopies, le début du texte en anglais et en gros caractères. Chacun a un cache qu'il fait glisser, révélant mot à mot, sans brutalité, l'argument de la nouvelle. Tout ceci est parfaitement grotesque.

Quel besoin ont-ils de venir à tout prix à bout de cette histoire ? Le monde est plein d'excellents livres, sans insectes grouillants, sans vermines chitineuses, sans ignobles créatures, silencieuses et sournoises. Peut-être sont-ils encore plus fous qu'ils ne le paraissent, et Milena la plus malade de nous tous.

Leurs yeux fiévreux suivent les phrases, par à-coups, sur les pages. La voix du Vénézuélien trébuche, ânonne, l'Angolais prend le relais. Un paragraphe entier. Superbe. « Tout va bien ? », me demande Ngo, air sombre de mystique oriental. « Tout va bien ? », répète-t-il. (Je suis en train de grincer des dents, de plus en plus fort).

Tous se taisent. Me jugent. Je voudrais sortir, mais Milena dit : « Parle-nous. Tu peux nous faire confiance. »

~~Ses yeux mentent.~~

Je ne sais pas pourquoi je me suis emporté. Ils paraissaient trop calmes. Trop heureux de me prendre en défaut.

« Je... bon sang! C'est n'importe quoi!, j'ai dit. Cette histoire, ça ne parle même pas des cafards. C'est un texte sur la société, la famille, l'horreur de ce qui est différent, et... le monstre, c'est une métaphore! Réveillez-vous!, je crie. Cet écrivain n'a rien à voir avec vos traumatismes! Votre maladie n'a rien de littéraire, ce n'est même pas une maladie, juste, mon Dieu, de la peur. La banale angoisse face à ce qui est sale, et sombre, et incompréhensible. Vous ne vous en rendez pas compte? » J'ai la migraine, j'ai mal dormi, j'en ai assez de tout. « Rentrez chez vous. Laissez tomber ce traitement absurde, vous voyez bien que vous n'êtes pas fous. S'il y a une cinglée ici, c'est elle, celle qui invente des pathologies pour faire avancer sa carrière, qui en arrive à vous convaincre de votre anormalité, qui vit sur les deniers publics comme un parasite, un parasite de la pire espèce! » J'ai mal à la gorge. Réalisant que je me suis levé pour gesticuler, je me rassois.

Douze yeux. Six sourires. Et la voix douce de Milena :

« C'est très bien. Comment te sens-tu à présent? »

Interminable douche froide, assis sur le fond de la baignoire. De l'eau coule dans l'obscurité. Bouché la lucarne avec une serviette et, seul dans le noir, je crois que je me sens mieux. (Un peu.)

Ils bougent. Je ne peux pas les entendre, bien sûr, mais je les sens autour des pieds du lit, le long des plinthes, sur la table de nuit. Évidemment, quand j'allume la lumière, ils sont déjà partis se cacher. Peut-être devrais-je aller faire un tour dans le

quartier, me fatiguer et me forcer à dormir. Les rues sont sûrement désertes, une heure sonne au clocher voisin.

En cas de catastrophe nucléaire, ils seront parmi les seuls survivants.

Cauchemars. Cinq heures et demie. Je voudrais que le soleil se lève. Quand j'ai ouvert les yeux, le souffle court, j'ai cru le voir posé sur mon torse, regard de biais, tête grisâtre penchée vers moi.

(Ce n'était que ma main et les replis du drap.)

## Vendredi

Plein jour. Université. Michael triomphant : « J'ai réussi à le lire hier soir, de bout en bout ! » Applaudissements, accolades, le petit cercle se referme sur lui-même, fait craqueter ses mandibules.

~~je fais semblant de continuer à écrire mon article pour ne pas perdre le fil ni qu'ils se doutent que j'ai deviné qu'ils cherchent à détruire mon esprit parce qu'ils savent que c'est mon outil de travail et que sans lui je ne pourrai pas témoigner objectivement car même s'ils me cassent les doigts ou me coupent la langue ou me crèvent les yeux ou me brûlent les cordes vocales je trouverai un moyen de dire ce qui se passe ici mais s'ils détruisent mon cerveau ou mon sens logique ou s'ils manipulent ce que je suis au fond de moi alors plus rien ne sera possible et j'aurais tout a fait perdu~~

Je ne peux pas croire que je viens d'écrire ça.

Milena, me désignant : « C'est à lui que vous devez la guérison. Sans sa présence bienveillante, la thérapie n'aurait pu fonctionner. »

Ils me demandent de le leur lire, en anglais, en entier.

Des processions de lettres noires avancent sur la page, trottent sur le papier. Je ne suis pas sûr de ce que je dis, je râle, je tousse, je grince, l'histoire sort entière de ma bouche.

Il ne faut plus jamais que je relève les yeux.

« Merci, Milena. Je ne me suis jamais sentie aussi bien. »

« Remarquable. Très efficace. Me donne envie de poursuivre. Venu sans conviction, mais... Valait la peine. Sans mentir. »

Ngo essaie de m'attraper la main (s'accrocher à moi / me grimper dessus / se glisser sous mes habits / entrer ses pattes sombres dans ma bouche / mes oreilles) et je recule. Tous sourient (craquêtent / grincent / suraigus / presque imperceptibles) dans ma direction. Milena (le plus grand / le plus pâle) leur dit de ne pas s'en faire (en faisant onduler ses antennes, ses longues antennes blanches). (Crac, crac, crac.) (Ce spectacle rendrait fou n'importe qui.)

Ils sortent de la salle en file pour aller se reproduire dans l'épaisseur d'un mur ou l'abri d'une cave. Je ne les entends plus, leurs bruits ont disparu, je n'ose pas encore sortir ou arrêter

d'écrire, ils sont si nombreux et horribles, et sûrement qu'ils m'attendent de l'autre côté de la porte.

Retour à l'hôtel avec Milena. Passons par les rues les plus sombres. Sous les arcades, les échafaudages. Elle me soutient par le bras. Ce que j'ai, c'est une insolation. Un sévère coup de chaud. Pas habitué aux étés continentaux. C'est ça, ou autre chose, ou pire. Un punk sur la place joue les trois mêmes notes, en boucle, sur sa mandoline défoncée. Un troupeau du troisième âge, gras, portant l'uniforme du touriste, nous bloque le passage, en plein soleil. Le monde est flou, blanc et brûlant.

« Je suis désolée de ce qui vous arrive », ment maintenant Milena. Les autres sont repartis ou profitent de l'été pragois. « La situation devrait redevenir normale d'ici à quelques jours. J'ai peur que le transfert n'ait été un peu violent. » Les vieux parlent allemand avec l'accent bavarois, ils n'en finissent pas de passer, je transpire de tout le visage. « Je ne pense pas que les symptômes vont perdurer. Le choc est violent, mais temporaire. Kafka était un grand maître, et sa *Métamorphose* un de ses ouvrages les plus chargés. »

Seul désormais. Fermé la porte au verrou, les volets. Enlevé mes habits.

Mon corps est sombre. Ma peau très dure.

Vais devoir reprendre ces notes et tout réécrire. Ne veux pas donner une fausse idée au lecteur. Pas fou. Retravailler ce texte. Faire un bon article, honnête et informatif.

LE DIABLE EST AU PIANO

Ne vais pas y arriver. Lire devenu difficile. Écrire pire.

Articulat° des mains k.o. Laisser ça et glisser s/le carrelage.

Besoin de sentir froid s/mon ventre, humide. Choses à manger  
ds bouche d'aérat° de la s. de b. Poussières, ordures... Content  
personne me voit.

cloches soleil tramway

serait belle journée p. un bipède